

## La Roche-Maurice, église Saint-Yves et ossuaire

### *Une origine castrale*

La Roche-Maurice ou Roc'h Morvan est, à l'origine, un bourg castral qui se développa à proximité du château fort bâti, au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, sur la frontière nord de la Cornouaille, par le vicomte Morvan du Faou<sup>1</sup>. Élevé sur un éperon rocheux, site naturel de défense qui domine la vallée de l'Élorn en amont de Landerneau,



Figure 1 – La Roche-Maurice, vue d'ensemble de l'enclos, au deuxième plan : les ruines du château fort

---

<sup>1</sup> KERNÉVEZ, Patrick, LE GALL-TANGUY, Régis, « Les châteaux et le peuplement en Basse-Bretagne, l'exemple des bourgs castraux », André CHÉDEVILLE et Daniel PICHOT (dir.), *Des villes à l'ombre des châteaux : naissance et essor des agglomérations castrales en France au Moyen Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Archéologie et Culture 2010, p. 29-41.

le château fort tomba quelques années plus tard aux mains des vicomtes de Léon qu'il devait surveiller. À la fin du XII<sup>e</sup> siècle, il fit partie du domaine des seigneurs de Léon, branche cadette, avant de passer par alliance, à la mort d'Hervé VIII en 1363, dans le domaine des vicomtes de Rohan<sup>2</sup>. À l'abri de la forteresse, dans la basse-cour, s'installèrent au cours des temps marchands et artisans dont l'activité répondait aux besoins des habitants du château. À ce premier bourg castral succéda, un peu plus à l'écart, le bourg actuel.

La Roche-Maurice fut jusqu'au Concordat de 1801 une des nombreuses trèves de la paroisse de Ploudiry, elle-même prieuré cure de l'abbaye des chanoines réguliers de saint Augustin à Daoulas. Lors de son érection en paroisse en 1802, on adjoignit à La Roche-Maurice la trève de Pont-Christ et une partie de la paroisse voisine de Plouénéventer. L'église actuelle fut construite au cours du XVI<sup>e</sup> siècle ; c'est dans une église ou chapelle qui la précéda, qu'en 1363, Hervé VIII dernier seigneur de Léon fonda par testament deux chapellenies<sup>3</sup>. À cette date, l'église de La Roche-Maurice est déjà placée sous le patronage de saint Yves décédé en 1303 et canonisé en 1347. Un calice du début du XVI<sup>e</sup> siècle porte, sur son pied refait au XVII<sup>e</sup> siècle par l'orfèvre morlaisien Guillaume Desboys, l'inscription : P. L. CHAPELLE. D. ST. YVES. D. L. ROCHE. MORICE. FAICT 1610<sup>4</sup> (Pour la chapelle de saint Yves de La Roche-Maurice fait 1610). Cette inscription rappelle que La Roche-Maurice n'était pas une paroisse mais une trève dont le lieu de culte était dit chapelle ou église ou encore les deux à la fois comme dans un document de 1560.

L'édifice actuel est de plan rectangulaire comme l'étaient la plupart des églises et chapelles bretonnes jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle. Il porte sur sa structure des dates s'échelonnant de 1539 sur la grande verrière à 1589 au-dessus du portail occidental. L'édifice dut être entièrement reconstruit et peut-être agrandi au cours du XVI<sup>e</sup> siècle comme tant d'autres édifices religieux qui avaient eu à souffrir des guerres bretonnes entre 1487 et 1491. Au cours de ces guerres, le château de La Roche-Maurice fut assiégé et endommagé, nul doute que le bourg castral et son église eurent à subir quelques méfaits. La paix et la prospérité revenues favorisèrent un élan de construction ou de reconstruction d'églises et de chapelles déjà amorcé au cours du XV<sup>e</sup> siècle. La construction de la nouvelle église de La Roche-Maurice se fait du temps du vicomte René I<sup>er</sup> de Rohan (1516-1552) qui devint prince de Léon vers 1530, des vicomtes Henri I<sup>er</sup> de Rohan (1535-1575), René II de Rohan (1550-1585) et Henri II de Rohan, ce dernier devenu duc de Rohan en 1603. La fin du mécénat ducal à la mort,

<sup>2</sup> MARTINEAU, Jocelyn et KERNÉVEZ, Patrick, « Le château de La Roche-Maurice », *Monuments du Finistère, Congrès archéologique de France : Finistère*, t. 165, Paris, Société française d'archéologie, 2009, p. 151-166.

<sup>3</sup> *Id.*, *ibid.*

<sup>4</sup> CASTEL, Yves-Pascal, DUFIEF-MOIREZ, Denise, RIOULT, Jean-Jacques *et al.*, *Les Orfèvres de basse Bretagne*, Rennes, Commission régionale de l'Inventaire région Bretagne, 1994, p. 296.

en 1514, d'Anne de Bretagne entraîne le tarissement progressif du mécénat seigneurial. Rappelons que les Rohan adhèrent au protestantisme de 1550 à 1645. À La Roche-Maurice comme ailleurs, les ressources paroissiales, gérées par des fabriques recrutés parmi la paysannerie aisée, permettent la mise en œuvre de chantiers aussi bien que la commande d'œuvres d'art. Les comptes conservés de la trêve ne concernent que les années 1692-1702<sup>5</sup>, les ressources annuelles sont alors d'environ 600 livres. Le plus ancien document laissé par la fabrique date de 1560 et concerne un acte de donation. De l'époque de la construction de l'église actuelle et de son embellissement nous n'avons que quelques noms de fabriques, appelés tantôt trésoriers tantôt marguilliers, inscrits sur le verre, dans le bois ou la pierre. Les armoiries des Rohan et de leurs alliances qui figurent ou figuraient dans divers endroits de l'église rappellent moins leur mécénat que leurs droits de seigneurs prééminenciers. Les Rohan percevaient une cheffente sur certains biens que possédait la fabrique de l'église. En ce XVI<sup>e</sup> siècle qui voit la reconstruction de son église, La Roche-Maurice reste le siège d'une juridiction, son château fort est aussi en reconstruction sous la direction des capitaines qui en assurent la garde<sup>6</sup>. Ce double chantier anime la petite cité mais aussi pèse sur sa population sous forme de corvées pour le château, de charrois gratuits pour l'église. L'animation s'accroît les jours de foire à la saint Yves, à la saint Pierre, à la saint Jacques et à la saint Thomas, même si ces foires sont modestes comparées à celle qui se tient pendant une semaine à La Martyre, la trêve voisine.

### *L'église*

La face ouest de l'édifice, du portail au sommet du clocher, est la plus homogène. Sa construction commencée en 1589 ne semble pas avoir souffert des troubles de la Ligue qui secouèrent la Basse-Bretagne entre 1589 et 1598. Si la flèche traduit une permanence du gothique, tout le reste du décor architectural sort du répertoire de la Renaissance : l'ouverture de la porte en plein cintre et encadrée de colonnes lisses à chapiteaux ioniques avec masques est surmontée d'un entablement amorti d'un fronton triangulaire ; de part et d'autre, sur les contreforts, deux niches à colonnes torsadées sont surmontées d'une accolade à rubans ; un peu au-dessus du fronton, on a trois niches du même type mais sans colonnes d'encadrement. Les deux chambres de cloches, la première en fort encorbellement sur la tour, la deuxième en retrait, s'entourent de balustres classiques et s'ornent aux angles de pilastres à gaines surmontés de lanternons avec arcs-boutants.

Le mur sud de l'église habituellement traité ailleurs en gros appareil homogène, mêle ici des pierres de taille de différente nature : granite, microgranite jaune et schiste

---

<sup>5</sup> Arch. dép. Finistère, 232 G 2.

<sup>6</sup> KERNÉVEZ, Patrick et LE ROY, Robert, « La seigneurie de Léon aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. CXXXV, 2006, p. 299-319.



Figure 2 – Église Saint-Yves, le portail sud



Figure 3 – Le dais Renaissance du bénitier sur le trumeau du portail sud

noir, ces dernières pouvant atteindre 3 mètres de longueur<sup>7</sup>. Dans ce mur aux matériaux disparates, s'ouvre un portail en pierre de kersanton noir à grain fin richement sculpté et pouvant être daté du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Les portes géminées en anse de panier sont surmontées de deux accolades formées de rubans ornés de fleurs. Le trumeau qui les sépare porte un bénitier avec dais très Renaissance. Une grande arcade ogivale présente dans une de ses voussures une série d'Apôtres dans une suite de niches minuscules. Sur les côtés, des colonnes losangées sont décorées de macles rappelant les armoiries des Rohan.

### *La maîtresse-vitre*

Haute de 6,90 mètres et large de 3,50 mètres, la maîtresse-vitre fut réalisée en 1539, le fabrique de l'église étant Allen Joce comme l'indique l'inscription figurant au bas de la deuxième lancette sous la représentation de la Cène. Elle a été classée Monument historique en 1898. L'ensemble des lancettes est consacré à la Passion et à la Résurrection du Christ. Mis à part les panneaux supérieurs de la lancette de gauche représentant Jésus devant Pilate et le Portement de Croix refaits après 1898, les verres d'origine ont été bien conservés. Si les ornements sont italianisants, l'ico-

<sup>7</sup> CHAURIS, Louis, « La provenance des pierres utilisées dans la construction des édifices religieux de la région morlaisienne », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. CXXI, 1993, p. 225-273.

nographie des scènes semble subir l'influence nordique diffusée par les estampes. La grande scène de la Crucifixion qui occupe les deux registres supérieurs des trois lancettes centrales, appartient à une famille de Crucifixions que l'on retrouve dans les églises Notre-Dame à La Martyre, Saint-Mathieu à Quimper, Saint-Cornély à Tourc'h et dans la chapelle de Labadan à Pouldreuzic. René Couffon, suite à une mauvaise lecture sur la Crucifixion de La Martyre, avait attribué la paternité du modèle à Joost de Necker, graveur anversois<sup>8</sup>. Il y avait lu aussi la date de 1535 et le chiffre de l'artiste. Il en déduisait que le vitrail avait pu être directement importé des Flandres. Il n'en est rien, le modèle comme l'atelier nous sont inconnus. Les lettres L. S. inscrites à la fin de l'inscription du vitrail ont été parfois interprétées comme étant la signature de Laurent Le Sodec, maître verrier à Quimper. On conçoit mal que l'artiste signe son œuvre de cette façon.

Parmi les petits panneaux, celui de la Cène est un des plus remarquables. Jésus, entourant de son bras droit le cou de saint Jean, présente un morceau de pain à Judas au visage caricaturé. Si la plupart des disciples semblent s'interroger à propos de la trahison de l'un d'entre eux, le disciple face à Judas, indifférent à l'événement, porte de sa main droite une coupe à ses lèvres et tient un couteau de cuisine dans l'autre main. Une mise en scène qui rappelle celle d'Albert Dürer dans sa *Grande Passion*. Les visages très modelés, les chevelures et les barbes fortement tressées apparaissent comme une signature stylistique que l'on retrouve dans le vitrail de la Passion à la chapelle Notre-Dame-du-Crann à Spézet.

Le triomphe du vitrail est dans le grand tableau de la Crucifixion dans lequel Marie-Madeleine tend à focaliser l'attention. Écartant les bras de part et d'autre du fût de la croix, comme dans une attitude d'effroi, elle occupe presque tout le panneau inférieur central. L'ampleur de ses vêtements, sa coiffure de perles d'où s'échappe une longue chevelure blonde, ses yeux grand ouverts aux paupières lourdes, son vase de parfum posé au sol lui confèrent une place exceptionnelle dans cette mise en scène de la Crucifixion.

Si l'iconographie semble se rattacher à la production artistique nordique, les dais qui surmontent presque toutes les petites scènes de la Passion apportent une note italianisante. D'un pendentif composé d'une coupe d'où s'échappe une composition florale partent, de part et d'autre, des rubans ornés de fleurs et de perles. Des guirlandes de fleurs s'accrochent à la courbure des rubans et au pendentif central. Le contraste est saisissant entre le drame des scènes, l'expression violente de visages et la richesse des dais. Au bas du vitrail court une plinthe architecturée ornée de petites fleurs, de perles et de guirlandes végétales.

---

<sup>8</sup> COUFFON, René, « La peinture sur verre en Bretagne. Origine de quelques verrières du XVI<sup>e</sup> siècle », *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. XXV, 1945, p. 27-64.



Figure 4 – La maîtresse-vitre, 1539



Figure 5 – Maîtresse-vitre, détail, la Cène



Figure 6 – Maîtresse-vitre, détail, la Crucifixion

Dans quatorze des jours du tympan figurent les armoiries des Rohan « de gueules à neuf macles d'or » avec leurs alliances<sup>9</sup>. Elles sont l'œuvre d'une restauration en 1849 par le vitrier brestois Mathieu Rosuel<sup>10</sup>. La présence dans les écoinçons inférieurs d'anges portant des instruments de la Passion et qui sont d'origine, laisse supposer qu'une partie des jours où figurent des armoiries étaient à l'origine consacrés à la représentation d'autres anges.

La maîtresse-vitre fut restaurée à plusieurs reprises. Avant la Révolution, on ne connaît que celle réalisée par le maître-verrier Louis-François Bodolec. En 1849, on restaura surtout le tympan. Au xx<sup>e</sup> siècle, on note en 1937 l'intervention de l'atelier Gruber ; mise à l'abri en 1942, la verrière fut remontée en 1950 par Labouret<sup>11</sup>.

### *Le jubé*

Sur une longueur de 5 mètres entre les deux grosses piles de l'entrée du chœur, est placé un jubé en bois de chêne polychromé d'une ornementation abondante qui le date de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. Il se compose d'un soubassement de panneaux surmonté d'une claire-voie. Celle-ci sert d'appui à des montants verticaux ou obliques qui soutiennent la tribune à laquelle on accède par un escalier aménagé dans la pile sud.

Sur les six panneaux du soubassement de 66 sur 32 centimètres chacun, figurent, en bas-relief, sur les deux faces, des grotesques constituées de visages coiffés de plumes ou de turbans noués sur les côtés, de ces visages partent des rinceaux se terminant par des têtes humaines ou animales. La partie inférieure des panneaux est décorée de cuirs enveloppant un masque.

La claire-voie est composée de colonnettes tournées présentant un triple étage de formes et terminées par des chapiteaux corinthiens. Aux extrémités des claires-voies les montants sont décorés d'une succession de masques ou de personnages soutenant des chutes de feuillages. L'entablement au-dessus de la claire-voie présente d'abord une série d'arcatures encadrant des bustes en relief de saints personnages ou autres. Au-dessus de la porte, aujourd'hui disparue, deux grotesques évidées montrent un personnage ailé jaillissant de rinceaux qui se terminent en têtes de dauphins. Au-dessus de la frise, des palmettes sont surmontées de gouttes et de volutes. Les montants perpendiculaires ou obliques qui soutiennent la tribune sont

<sup>9</sup> BROUCKE, Paul-François et MAUGUIN, Michel, « Les prééminences armoriées des Rohan au tympan de la maîtresse-vitre de l'église Saint-Yves, La Roche-Maurice », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, tome CXXXV, 2006, p. 187-197.

<sup>10</sup> GATOUILLAT, Françoise et HÉROLD, Michel, *Les Vitraux en Bretagne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, p. 187-189.

<sup>11</sup> *Id.*, *ibid.* Paul-François Broucke pense que le tympan de la maîtresse-vitre a été totalement armorié à l'origine comme il se présente aujourd'hui. Le dessin réalisé en 1714 par le curé de La Roche-Maurice avant la restauration de Bodolec permettrait de lever le doute. Beaucoup d'auteurs en parlent mais aucun ne semble avoir vu le document qui serait conservé aux Archives nationales de France.



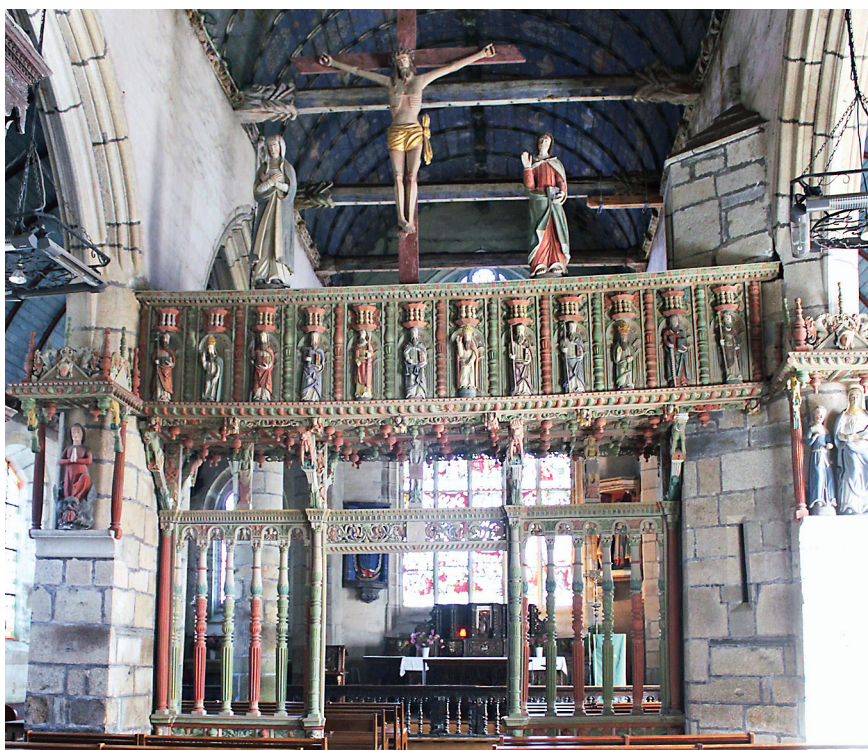


Figure 7 – Le jubé, vue prise du côté de la nef



Figure 8 – Jubé, détail du soubassement, une grotesque



Figure 9 – Jubé, détail, le buste d'une jeune femme

décorés de cariatides humaines ou animales à l'aspect menaçant. Tout ce décor abondant et extrêmement varié appartient à la tradition maniériste de la seconde Renaissance. Ici, la dévotion semble faire bon ménage avec des représentations humaines caricaturées et dénudées. Rien ne permet de dire à qui revient l'initiative d'un tel décor entre le commanditaire ou l'artiste. Le sculpteur disposait de gravures diffusées en grand nombre par les ornemanistes du XVI<sup>e</sup> siècle. Des inscriptions qui figuraient sur des écriteaux tenus par des cariatides ont été buchées. Au milieu de tous ces personnages caricaturés apparaît, sur un montant de l'entrée, le buste d'une jeune femme sculptée en haut-relief : apparition surprenante dans ce monde de sculptures en délire.

La tribune offre un décor moins burlesque plus propre à accueillir sur sa face du côté de la nef, la théorie incomplète des Apôtres sculptés en haut-relief dans des niches en trompe l'œil surmontées de dais à fuseaux. Sur l'autre face, du côté du chœur, on a les représentations en bas-relief de saints personnages en compagnie du Christ ressuscité. Le dessous de la tribune est constitué d'un plafond à caissons décorés de motifs géométriques et de pendentifs. Du côté de la nef, la tribune sert de poutre de gloire pour une crucifixion encadrée de la Vierge et saint Jean.

### *Les sablières*

L'église de La Roche-Maurice a conservé ses sablières du XVI<sup>e</sup> siècle. Les dates de 1559 et de 1571 qui se lisent en divers endroits, situent la réalisation de ces sablières dans la grande époque des sablières sculptées de bas-reliefs. Les armoiries des sablières ont été buchées à l'exception de celles de Léon dans le bas-côté sud.

Deux scènes de la vie rurale bien documentées figurent sur la sablière du bas-côté nord. Une scène de labour nous montre une charrue avec avant-train à deux roues attelée de quatre chevaux. Ces derniers sont guidés par un paysan tenant une corde et un bâton tandis qu'un autre paysan portant une hachette à la ceinture tient les mancherons de la charrue. Cette scène de labour, moderne pour son temps, comme celle de l'église voisine de La Martyre atteste de l'ascension sociale, au XVI<sup>e</sup> siècle, d'une classe rurale qui a pris en main, comme membre du général de la trêve ou comme fabriques de l'église, la gestion des affaires de la paroisse. La hachette à la ceinture devait être portée assez ordinairement ; une procédure portée devant la cour royale en 1562<sup>12</sup>, rapporte que l'accusé Loys Collobert, laboureur de terre originaire de Plouyé, menacé par Jean Quintin, menuisier de son état, « lui jeta une petite hache qu'il avait à sa ceinture » ; la scène se passe au retour d'un mystère joué à Saint-Herbot dans la paroisse de Plonévez-du-Faou.

Voisine de celle de labours, se voit la sculpture en bas relief d'un cortège funèbre semblable à ceux de l'église de La Martyre et de l'ossuaire de l'église de Pencran,

<sup>12</sup> LE DUC, Gwenaél, « Une pièce de théâtre jouée à Saint-Herbot au XVI<sup>e</sup> siècle », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. CXII/2, 1983.



Figure 10 – Sablière entre 1569-1571, bas-côté sud, musiciens auxquels on offre à boire, au-dessous : une charrette et deux barriques

deux anciennes trèves de la paroisse de Ploudiry comme La Roche-Maurice. Faut-il y voir un même atelier ou une même source d'inspiration, localisé dans la paroisse de Ploudiry ? Le défunt est étendu nu sur le fond d'une charrette que tirent deux chevaux en ligne conduits par un paysan tenant le licol ; derrière suivent la veuve avec un enfant et le fossoyeur portant sa pelle. Sur une autre sablière, est représenté un homme s'appuyant sur un bâton un gobelet dans une main, ce rappel de l'usage de diverses boissons s'exprime aussi sur une sablière du bas-côté sud où un gobelet est tendu à des musiciens tandis qu'au-dessous figurent une charrette tirée par un cheval et deux barriques posées sur le sol ; du même côté, un personnage boit directement à un tonnelet. Faut-il chercher une signification aux sablières sculptées ? Il ne semble pas si on songe à l'obscurité des églises et chapelles lorsqu'elles avaient tous leurs vitraux et n'étaient éclairées que par la lampe à huile du chœur.

### *L'ossuaire*

Placé, comme dans d'autres paroisses, sous le vocable de sainte Anne, l'ossuaire porte la date de 1639 au-dessus de la porte de la façade principale et celle de 1640 au-dessus de la porte du pignon sud. Faut-il voir une coïncidence avec le décès en 1638 d'Henri II, duc de Rohan, seigneur prééminent de l'église Saint-Yves ? Rien ne l'indique. La vocation funèbre de l'édifice est affirmée dans trois inscriptions : la principale au-dessus de la porte de la façade : MEMOR. ESTO. IVDICII. MEI. SIC. ERIT ET TUUM. MIHI. HODIE. TIBI. CRAS. (Rappelle-toi mon jugement, tel sera aussi le tien, aujourd'hui moi, demain toi.), au-dessus de la porte du pignon on lit : MEMENTO : HOMO : QUIA : PVLVIS : ES : (Souviens-toi homme que tu n'es que poussière). L'unique bénitier de la façade est surmonté du buste d'un squelette qui tient une flèche et déclare sur une accolade en rubans : « Je vous tue tous ». Aucune de ces inscriptions ne fait référence à l'espérance chrétienne, elles soulignent le caractère inéluctable de la mort.



Figure 11 – L'ossuaire, 1639-1640



Figure 12 – L'ossuaire, bénitier surmonté d'un squelette tenant une flèche.

L'ornementation architecturale de l'ossuaire empruntée à la Renaissance classique présente une grande homogénéité qui montre que l'œuvre a été rapidement conduite. La façade est composée de trois registres superposés interrompus par la porte, son entablement et son fronton triangulaire, l'ensemble en belles pierres taillées dans un microgranite de couleur jaune comme celui de Logonna mais pouvant provenir d'une carrière de la paroisse voisine de La Martyre<sup>13</sup>. Le registre du bas est constitué de panneaux carrés portant en bas-relief les bustes de quelques personnages : un laboureur tenant sa bêche, une femme avec un bouquet dans une main, un homme de loi, un pape : un programme peut-être de type danse macabre interrompu pour représenter le patron de la paroisse, saint Yves, entre un pauvre et un riche, ce dernier tenant entre ses doigts une pièce de monnaie. Le second registre est constitué, de chaque côté de la porte, de cinq baies étroites en plein cintre séparées par des colonnes corinthiennes cannelées comme celles qui encadrent la porte. Le registre supérieur est orné de niches à coquilles séparées par des pilastres ; l'ornement se prolonge sur les contreforts d'angle. Dans cette façade de l'ossuaire, malgré une certaine surcharge, la Renaissance classique en Basse-Bretagne atteint son apogée. Les ossements exhumés du sol de l'église étaient déposés dans l'ossuaire qu'on appelait plutôt le reliquaire. Un jour de 1694, un nouveau-né abandonné fut trouvé dans l'ossuaire<sup>14</sup>. Le cas n'était pas isolé : le reliquaire ou le porche quand ils existent sont des lieux où on dépose les enfants abandonnés ; la paroisse ou la trêve devait les prendre en charge.

Bâtie au pied de la forteresse des seigneurs de Léon puis des Vicomtes de Rohan, l'église de La Roche-Maurice, reconstruite au XVI<sup>e</sup> siècle, est surtout l'œuvre d'une société rurale dominée par un groupe de paysans aisés dont sont issus nombre de ses trésoriers et de ses prêtres. Les ornements du jubé, des sablières et de l'ossuaire, souvent profanes, sont éloignées du caractère sacré du lieu.

Guy LECLERC

### Bibliographie indicative

- ABGRALL, Jean-Marie, *La Roche-Maurice, La Martyre, Ploudiry, Livre d'or des églises de Bretagne*, septembre 1897.
- LÉCUREUX, Lucien, *La Roche-Maurice*, Congrès archéologique de France, Paris, Société française d'archéologie, 1919, p. 123-127.
- FEUTREN (abbé), « *Un Vitrail célèbre, La Roche-Maurice* », articles du journal *Le Télégramme*, 1970.
- PELLETIER, Yannick, *Les jubés de Bretagne*, Rennes, Éd. Ouest-France, 1986, p. 55-62.
- POULIQUEN, Auguste, Cahiers de croquis inédits réalisés en 1818 (coll. privée).

<sup>13</sup> CHAURIS, Louis, « La provenance des pierres... », art. cit., note n° 6.

<sup>14</sup> Arch. dép. Finistère, 232 G 2.

